

Haoma proscrit et réadmis

Jacques Duchesne-Guillemin

Citer ce document / Cite this document :

Duchesne-Guillemin Jacques. Haoma proscrit et réadmis. In: Mélanges Pierre Lévêque. Tome 1 : Religion. Besançon : Université de Franche-Comté, 1988. pp. 127-131. (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 367);

https://www.persee.fr/doc/ista_0000-0000_1988_ant_367_1_1718

Fichier pdf généré le 06/05/2018

Haoma proscrit et réadmis

*Jacques DUCHESNE-GUILLEMIN, Professeur émérite, Université de Liège.
Correspondant de l'Institut de France.*

La plus ancienne poésie de l'Iran, les dix-sept poèmes du prophète Zarathustra nous seraient à peu près totalement fermés si leur langue n'était, par bonheur, très voisine de celle d'un recueil beaucoup plus mince de poèmes, le *Rigveda*, qui avec son millier d'hymnes constitue la plus ancienne poésie de l'Inde. Elle date d'au moins mille ans avant notre ère. Indiens et Iraniens n'avaient formé jadis, quelque part en Asie centrale, qu'un seul peuple, les Āryas, dont ils perpétuèrent, chacun à sa façon, la langue et la religion.

L'Inde védique est polythéiste. Nombreuses et diverses sont les divinités auxquelles s'adressent les hymnes du *Rigveda*. Un grand nombre d'hymnes du recueil s'adressent au feu ; d'autres, au dieu Indra, pour lui offrir une liqueur enivrante, le *soma*, obtenue par le pressurage d'une plante (1) et qui doit l'exciter à accomplir ses gigantesques exploits cosmogoniques et guerriers. En ce dieu s'incarnent les vertus offensives de l'envahisseur Ārya conquérant peu à peu la plaine de l'Indus, avant celle du Gange.

En Iran, Zarathustra fait entendre un message personnel. Il est conscient de son originalité. "Je veux faire entendre", dit-il comme tel prophète d'Israël, "des chants inouis". Mais il était certainement versé dans l'ancienne poésie, car il emploie par exemple, en parlant des prières qu'il adresse au ciel, une image qui se retrouve dans le Veda : "J'attellerai pour vous les coursiers de mes prières..."

On peut même remonter plus haut, car une autre formule qu'il emploie se retrouve dans la plus ancienne poésie germanique et semble donc héritée de l'indo-européen. Citons d'abord l'*Edda* :

Dis-moi ceci, Alviss - il me semble, ô nain, que tu sais tout de la condition humaine,

Dis-moi ceci, Fjolsvithr - je te le demanderai et veux le savoir.

A quoi semble faire écho Zarathustra :

Voici ce que je te demande, Seigneur - réponds-moi bien -

Qui a été, à la naissance, le père premier de la Justice ?

Qui a assigné leur chemin au soleil et aux étoiles ?

Qui est celui par qui la lune croît et décroît ?
 Voilà ce que je veux savoir, ô Sage, et d'autres choses !
 Qui a fixé la Terre en bas, et le ciel des nuées, qu'il ne tombe ?
 Qui a fixé les eaux et les plantes ?
 Qui a attelé au vent et aux nuages les deux coursiers ?
 Qui est, ô Sage, le créateur de la Bonne Pensée ?
 Quel artiste a fait la lumière et les ténèbres ?
 Quel artiste, le sommeil et la veille ?
 Lequel a fait le matin, le midi et le soir
 Pour indiquer à l'intelligent sa tâche ?

Les formules d'exorde utilisées dans un autre hymne, au début de la première strophe : *Or je dirai à qui veut l'entendre...*, et de la deuxième : *Ecoutez de vos oreilles*, paraissent des clichés de la poésie du genre cosmogonique, car on en retrouve l'usage non seulement dans l'*Atharvaveda*, autre recueil indien, mais dans le poème germanique de la *Völuspá*.

Cependant, quelles que soient les attaches de Zarathustra à une longue tradition littéraire, le contenu de son message est profondément original. Tous les dieux, sauf un, ont été éliminés, remplacés par des entités comme la Justice, la Bonne Pensée, etc., qui sont soumises au dieu unique, le Seigneur Sage. Dans son discours passionné, le prophète se met parfois lui-même en scène, prêchant le combat contre les méchants et annonçant l'espérance d'un monde nouveau, où triomphera le bien.

Il s'en prend particulièrement à ceux qui sacrifient la vache avec des cris de joie, ou qui font usage de la liqueur enivrante - l'équivalent iranien du *soma* indien. Il ne daigne même pas la nommer autrement que par une périphrase insultante : "cette ordure de liqueur" ! (2).

Cette condamnation d'un rite traditionnel, lequel plus tard tiendra une place centrale dans la liturgie de ceux qui se réclameront de Zarathustra, a paru invraisemblable à certains exégètes modernes, et non des moindres. Pour sortir d'embarras, ils prétendent que Zarathustra n'a pas condamné le *haoma* en général, mais seulement son usage sous forme fermentée, enivrante. Mais le texte ne dit rien de tel et si nous nous y tenons, il faut admettre que le message du prophète n'a, sur ce point, plus été respecté, les prêtres du *haoma* ayant retrouvé grâce aux yeux des sectateurs de Zarathustra.

Deux textes confirment cette hypothèse. Le premier est une liturgie rédigée dans la langue des gâthâs, mais postérieurement à celles-ci, car les entités y sont désormais groupées sous le terme collectif, encore ignoré des gâthâs, d'immortels salutaires. Ce texte comprend sept chapitres, dont le plus important concerne la consécration du feu - au sens où le prêtre catholique consacre le pain et le vin - en feu du Seigneur Sage. Voici, transposée en français, la traduction qu'en a donnée récemment une érudite allemande, Johanna Narten :

Avec la communauté de ce feu,
 Nous nous approchons de toi au commencement, Seigneur Sage,
 De toi et de ton très Salutaire Esprit,
 Qui est un mal pour quiconque
 Tu destines au mal.
 O le plus joyeux, puisses-tu

*Venir à nous selon notre demande,
 Feu du Seigneur Sage ;
 Avec la joie du plus joyeux,
 Avec la vénération du plus vénérable,
 Selon la plus grande demande, puisses-tu venir à nous.*

*Tu es vraiment le feu du Seigneur Sage (la transsubstantiation a eu lieu)
 Tu es vraiment son très Salutaire Esprit.
 Par ce plus efficace de tes noms,
 "Feu du Seigneur Sage",
 De toi nous nous approchons.*

*Avec la Bonne Pensée,
 Avec la Bonne Justice,
 Avec les actes et les paroles de bonne doctrine, de toi nous nous
 approchons.*

*.....
 De toutes tes formes, la plus splendide,
 Nous le proclamons, Seigneur Sage,
 Est cette lumière,
 Depuis que la hauteur, au plus haut, s'appelle soleil.*

Le reste de cette liturgie centrée sur la consécration du feu vénère aussi, cependant, la Terre et les Eaux, ce qui ne rend que plus remarquable l'absence du *haoma*.

Le second texte à l'appui de notre hypothèse n'est pas rédigé dans la langue des gâthâs, mais dans un dialecte un peu différent, un peu moins archaïque : celui du reste de l'*Avesta* (le livre sacré des Zoroastriens), en vers de huit syllabes, comme les épopées indiennes. Ce texte, un hymne au *haoma*, mérite toute notre attention. En voici les premiers vers, en traduction littérale :

*Au temps du pressurage,
 Haoma vint à Zarathustra
 Qui nettoyait le tour du feu
 Et récitait les gâthâs.
 Zarathustra lui demanda : "Qui es-tu,
 Toi que je vois, de tout l'univers
 Corporel, le plus beau,
 De vie glorieuse, immortelle ?"
 Alors me répondit (c'est ici Zarathustra qui parle)
 Haoma le juste, écartant la mort :
 "Moi, je suis, ô Zarathustra,
 Haoma le juste, écartant la mort.
 Sacrifie-moi, Spitama, (le nom de famille de Zarathustra)
 Pressure-moi pour me boire
 Loue-moi de louange
 Comme m'ont loué les sauveurs, etc.*

Sur la demande de Zarathustra, Haoma énumère quatre héros des anciens temps

dont il reçut sacrifice et la récompense qu'ils en retirèrent - l'obtention d'une progéniture - depuis le solaire Vivanhan, père de Yima, lequel devint roi de l'âge d'or, jusqu'à Pourushaspa, père de Zarathustra, le prophète par qui tous les démons, jusqu'alors circulant sous forme humaine, furent chassés sous terre.

Ce qu'entendant, Zarathustra rend hommage à Haoma, fait longuement son éloge, lui demande ses faveurs, etc. S'ensuit la liturgie du Haoma, dont, implicitement, Zarathustra a adopté la pratique.

Comment ne pas voir ici - je serais étonné d'être le premier à le voir - un assez habile ouvrage de propagande pour faire réadmettre dans la liturgie zoroastrienne l'ancien culte, dont on vante les mérites en prétendant que le prophète lui-même s'y rallia ? Le texte dit nettement que Zarathustra, avant que le Haoma personnifié ne vienne à lui, ne faisait rien d'autre que nettoyer le feu et dire les gâthâs.

Plusieurs exégètes modernes (Unvala, Nyberg) ont pensé que Zarathustra avait en effet réadmis le culte du *haoma*, comme le prétend le poème, mais sous une forme atténuée, non enivrante. A cela je fait trois objections. Si Zarathustra avait fait cela, pourquoi n'en aurait-il rien dit, dans sa langue, celle des gâthâs ? En second lieu, la suite du texte cité à l'instant dit, au § 17, *ni te zaire maðam mruye* "j'invoque, ô liqueur d'or, ton ivresse", ce qui prouve qu'il s'agit toujours de la même boisson fermentée, enivrante. Enfin, tout à la fin de la liturgie du feu en dialecte gâthique, un passage dans lequel on sacrifie "au haoma d'or, grand, splendide, etc.", ce passage n'est, comme tout le chapitre 42 qui le contient, qu'une addition tardive, - ainsi que l'avait vu l'éditeur Geldner, qu'on l'a trop oublié mais que l'a rappelé Johanna Narten, - une addition tardive au *Yasna des Sept Chapitres*, lequel en contenait déjà sept sans celui-là, puisqu'il commence au chapitre 35.

Il faut donc accepter la condamnation du *haoma* par Zarathustra et essayer d'expliquer cette condamnation, ce qui n'est pas difficile. Le culte du *soma* s'adressait principalement à Indra, le dieu des guerriers. Zarathustra rejette ce dieu, qui ne sera plus dans l'*Avesta* qu'un démon, et proscriit par conséquent son culte, avec sacrifice du *haoma*. C'est qu'il prêche pour les paysans, auxquels font tort les guerriers ; de même qu'il condamne le sacrifice du boeuf et recommande au contraire le soin et la protection de cet animal, contre les entreprises des nomades ravisseurs.

Dans la suite, le culte du *haoma* s'est de nouveau imposé, et ce ne fut pas la seule concession faite par le zoroastrisme à l'ancienne religion. Le sacrifice sanglant a retrouvé au moins un peu de la faveur dont il avait joui autrefois. Sous les Sassanides (la dernière dynastie avant la conquête arabe), un mouton par jour est affecté à chaque autel du feu. Chose curieuse, ce mouton s'appelle *gosfand* et c'est encore le nom que porte aujourd'hui en persan cet animal. Or il provient de l'aveistique *gav spanta* "boeuf salulaire", victime que, par économie, on remplaça par un mouton, mais en lui transférant l'ancienne appellation. Enfin, plusieurs des divinités qu'avait condamnées ou ignorées Zarathustra ont repris place dans la liturgie mazdéenne : notamment Mithra et Anahita, dont on voit reparaître les noms à date historique, sous l'Achéménide Artaxerxès II, alors que Darius n'avait nommé que le Seigneur Sage, Ahuramazda.



NOTES

- 1- Sur le *soma/haoma*, voir en dernier lieu G. WINDFUHR, *Haoma/Soma the Plant*, *Acta Iranica* 25, 1985, p. 699 *sq.*, qui tente de montrer qu'il s'agissait d'abord du *ginseng*.
- 2- Mary BOYCE, *History of Zoroastrianism*, I, 1975, p. 216, suppose que la liqueur en question dans ce passage n'était pas le *haoma*. L'autre passage où il semble être fait allusion au *haoma*, désigné par son épithète de *duraos̥a*, est déclaré trop obscur pour être utilisable. Ainsi sont escamotées les deux seules preuves que Zarathustra avait proscrit le *haoma*.